

Embury, le 9 octobre 1983.

Mon cher Jean-Marc,

Tes deux lettres - celle du 14 septembre et celle du 20 septembre - me sont parvenues, voilà quelques jours à peine, car les postes n'ont pas rattrapé leur retard en 24 heures, ce qui est normal. Ce qui est moins normal, c'est que la deuxième lettre est arrivée la première, et que je viens seulement de recevoir, le jeudi 6 octobre, la lettre que tu m'as écrite le lendemain de ton retour.

Si tu le veux bien, je vais commencer par répondre à cette première lettre, pour remettre les choses dans l'ordre, et je répondrai à la deuxième lettre dans quelques jours.

Pour commencer, un grand merci, car c'est très gentil de ta part de m'avoir écrit le lendemain de ton retour. Je suis heureux que ton voyage se soit bien passé de Mombenge à chez toi - et heureux également que Patrick ait pu être exempté du service.

En ce qui me concerne, je ne sais pas si tu es en ce temps de voir, devant la gare de Mombenge, que j'ai été entouré tout de suite par des gens qui avaient remarqué la plaque belge sur ma voiture, et qui cherchaient un stop pour la Belgique. Il y avait deux personnes qui voulaient aller à Bumpelles (je leur ai dit: impossible!) et un historien qui voulait Nimur (là, il n'y avait aucun problème). Le temps de discuter un peu avec ces trois personnes et d'installer leurs bagages dans le coffre, et quand j'ai regardé vers la gare pour te faire un dernier signe d'adieu, je ne t'ai plus vu. Tu étais sans doute rentré à l'intérieur.

Mon voyage de retour s'est bien passé, sauf que j'ai eudi aux lamentations des deux personnes qui voulaient aller à Bumpelles, et que j'ai accepté de ne pas reprendre l'enfance à Mons - mais d'aller par les routes ordinaires jusqu'aux environs de Charlois pour mettre ces personnes à proximité de l'enfance de Bumpelles. Mal m'en a pris, parce que je me suis strictement tenu entre Mons et Charlois - c'est une région avec des tas de petits villages qui se touchent et qui se mélangent les uns aux autres, et où on fait

toujours des travaux sur la ronde, et où c'est tellement compliqué  
qu'il faut être hé là-bas pour y comprendre quelque chose - (Je ne sais pas  
si ma phrase est très claire ?) Bien entendu, j'ai tout de même fini  
par m'y retrouver, et la nuit du retour s'est très bien passée.

Me voilà à présent dans l'époque « après la  
visite » et je constate que je suis un peu dans la situation de  
Serge à la fin du "Nonfrayé des étoiles", qui découvre « qu'après cette  
rencontre, rien ne sera plus fait comme avant » - Au point  
de vue purement matériel, il y a maintenant, sur le pied de ma  
lampe de bureau, un petit Napoléon en étain ciselé (encore un grand  
moué !) qui me regarde travailler. Les jours que je vais le laisser là :  
c'est une très bonne place) et à chaque fois que je lève les yeux, je  
le vois et je pense à toi (tantôt que, grâce à lui, je mettrai  
moins de temps à répondre à tes lettres). Il y a aussi, et c'est une  
chose que je tiens à te dire, que je conserve un excellent souvenir  
des quelques jours que tu as passés en Belgique, que j'ai été très  
heureux de te connaître « en vrai » (c'est-à-dire que sur papier),  
et que je serai encore plus heureux si, en 1984, tu renouvèles ton  
voyage (en espérant, pour ton confort personnel, que tu ne tomberas  
plus dans une yaïve).

Je termine cette lettre, mon cher Jean-Marie,  
en te priant de croire à toute ma amitié.

Bien à toi,

Philippe.